

Tangence



Pour parler encore de faits divers...

J. M. G. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers, nouvelles*, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1982, 245 p.

Patricia Posadas

Number 37, September 1992

Autopsie du fait divers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025732ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025732ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Posadas, P. (1992). Review of [Pour parler encore de faits divers... / J. M. G. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers, nouvelles*, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1982, 245 p.] *Tangence*, (37), 117–118. <https://doi.org/10.7202/025732ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Pour parler encore de faits divers...

J.M.G. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, nouvelles, Gallimard, coll. « Le chemin », 1982, 245 p.

Tout est si lent, et pourtant, il y a comme des éclairs qui frappent le monde, des signes qui fulgurent à travers la ville, des éclats de lumière fous. Tout est si calme, au bord du sommeil, dirait-on, et pourtant, il y a cette rumeur et ces cris rentrés, cette violence. (p. 18)

Pas très loin des chères collines de Pagnol, mais plus près de celles, si âpres parfois, de Giono, dans une atmosphère surchauffée, rendue électrique et dangereuse à force de soleil, de vent et de silence, entre un fleuve mort au lit de galets blancs, et cet autre fleuve, noir bitume, aux eaux rutilantes et vrombisantes, se dresse la cité des hommes; elle se nomme la cité Ariane (« Ariane », p. 77). Elle dévore lentement les derniers jardins de l'enfance et ensevelit sous le poids de ses grands murs blancs et aveugles, dans le tintamarre indifférencié des repas du troupeau humain, les « cris rentrés » des petites filles violentées.

Tout autour de cette cité qui lentement s'élargit, comme une tache d'ombre, dans une zone d'abandon, des hommes, des femmes, des enfants tentent de fuir une dure et incompréhensible communauté humaine. À l'intérieur de cet univers concentrationnaire, les rêves agonisent, l'espoir asphyxie, la vie toutefois s'acharne.

Voilà, le décor est planté. C'est là que vont se dérouler les onze récits, à allure de fable, racontés avec une grâce stupéfiante en de telles circonstances par J.M.G. Le Clézio. La beauté du style ainsi que la richesse du langage contrastent avec la cruauté de ces histoires banales que l'on retrouve chaque jour dans nos journaux, sous la rubrique « faits divers ».

Que ce soit par le biais d'une ronde folle et initiatique le long d'un périphérique dangereusement désert, que ce soit par l'enfermement, en compagnie d'un chien au regard étincelant, que ce soit en franchissant les cols de montagnes frontalières dans l'anonymat de l'indifférence ou bien encore en commettant un vol propitiatoire ou en mourant de faim dans le creux d'une

doline, tous les héros de ce recueil tentent de franchir une frontière, celle qui sépare le rêve de sa réalisation. Mais de cet univers-là, il n'y a pas d'échappée possible, malgré le titre d'une des nouvelles («L'échappé», p. 49). Si Aazi s'est évadé de prison, s'il se réfugie dans les collines où la faim, la soif, le froid et la peur le feront délirer, il ne réussira à fuir qu'à l'intérieur de sa propre mémoire, vers ce passé auquel le présent vient s'accoler, faussement semblable, tragiquement différent. Cette nouvelle, comme beaucoup d'autres d'ailleurs («Villa Aurore», «Orlamonde», «David»), semble dire que l'enfance reste le seul refuge, la dernière oasis.

Dans les cellules de leurs appartements fermés, les adultes ne savent pas ce qui se passe au dehors, ils ne veulent pas savoir qui tourne dans les rues vides, sur les vélomoteurs fous. Comment pourraient-ils le savoir? Ils sont prisonniers du plâtre et de la pierre, le ciment a envahi leur chair, a obstrué leurs artères. Sur le gris de l'écran de télévision, il y a des visages, des paysages, des personnages. Les images s'allument, s'éteignent, font vaciller la lueur bleue sur les visages immobiles. Au-dehors, dans la lumière du soleil, il n'y a de place que pour les rêves. (p. 19)

Je suis arrivée à la fin de ce recueil harassée, épuisée par cet éventail de souffrances humaines, accablée par le silence complice des témoins qui n'interviendront pas. Je suis arrivée à la fin de ce livre mortifiée: le message était passé.

J'aurais voulu consoler David ou bien Martine, Miloz ou Marie. J'aurais voulu sauver Christine et forcer la solitude de Liana. J'aurais voulu dénoncer les geôliers de Miloz afin de cesser d'être un témoin immobile, une lectrice impassible. Parce que je sais, et nous le savons tous, que tous ces personnages existent et que Le Clézio-écrivain s'est effacé à moitié devant Le Clézio-humaniste. Il se trouve, dans ce livre, dans le ton, dans la qualité de la langue, un désir de rédemption, un besoin de communion, une universelle commisération. Lecteur cynique, s'abstenir.

Patricia Posadas